

Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Herausgeber: Société suisse des ingénieurs et des architectes
Band: 131 (2005)
Heft: 18: Inspiration lumière

Artikel: "Nous sommes à l'abc de l'éclairage public"
Autor: Diot, André / Hohler, Anna
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-99409>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Nous sommes à l'abc de l'éclairage public »

André Diot, dans les arts scéniques, est ce qu'on appelle un éclairagiste de référence. Il est familier à la fois du théâtre, de la télévision et du cinéma, des scènes françaises et germanophones, et collabore avec quelques-uns des plus grands noms de la mise en scène d'aujourd'hui : Patrice Chéreau, Peter Zadek, Luc Bondy... Rencontré entre deux répétitions dans un théâtre de Lyon, il nous livre ses réflexions sur l'éclairage de la scène et ses corrélations avec celui de l'espace public.

TRACÉS : Vous êtes créateur de lumière depuis plus de quarante ans. Comment le métier a-t-il évolué ?

André Diot : A mes débuts, dans les années 60, l'éclairage était traité en parent pauvre. Lors des répétitions, au théâtre, c'était ce qui se faisait en dernier. Aujourd'hui c'est différent : on dispose de plus de temps et il existe même des distinctions, des « Molière » pour les meilleurs créateurs de lumière. J'ai eu la chance de l'avoir trois fois.

T. : Quel est votre parcours ?

A. D. : Je viens de la télévision, j'ai été caméraman et directeur de la photographie. J'ai travaillé entre autres pendant cinq ans pour une émission qui s'appelait « Discorama », j'ai éclairé Mireille Mathieu, Gainsbourg, Barbara... Là, malgré le côté *show-business*, je n'ai jamais mis les pleins feux, j'ai toujours essayé de trouver ce qu'il y avait d'intéressant dans chaque visage. En quelque sorte, la télé m'a appris à éclairer les visages. Mais c'était contraire aux habitudes de l'époque, et j'ai eu pas mal de critiques.

Ma rencontre avec le théâtre coïncide avec celle de Patrice Chéreau : j'ai eu une chance invraisemblable ! Il avait vingt ans, moi trente, nous faisons « Les soldats » de Lenz. Chéreau avait envie d'une lumière réaliste, dans les clairs-obscur. Je ne connaissais pas le théâtre, mais j'avais envie de faire autre chose. Ensuite, à chaque fois que Patrice mettait en scène, je concevais la lumière avec lui. Certaines de nos mises en scènes sont restées célèbres, notamment pour le peu de lumière que j'utilisais (fig. 1).

LUMIÈRE



1a

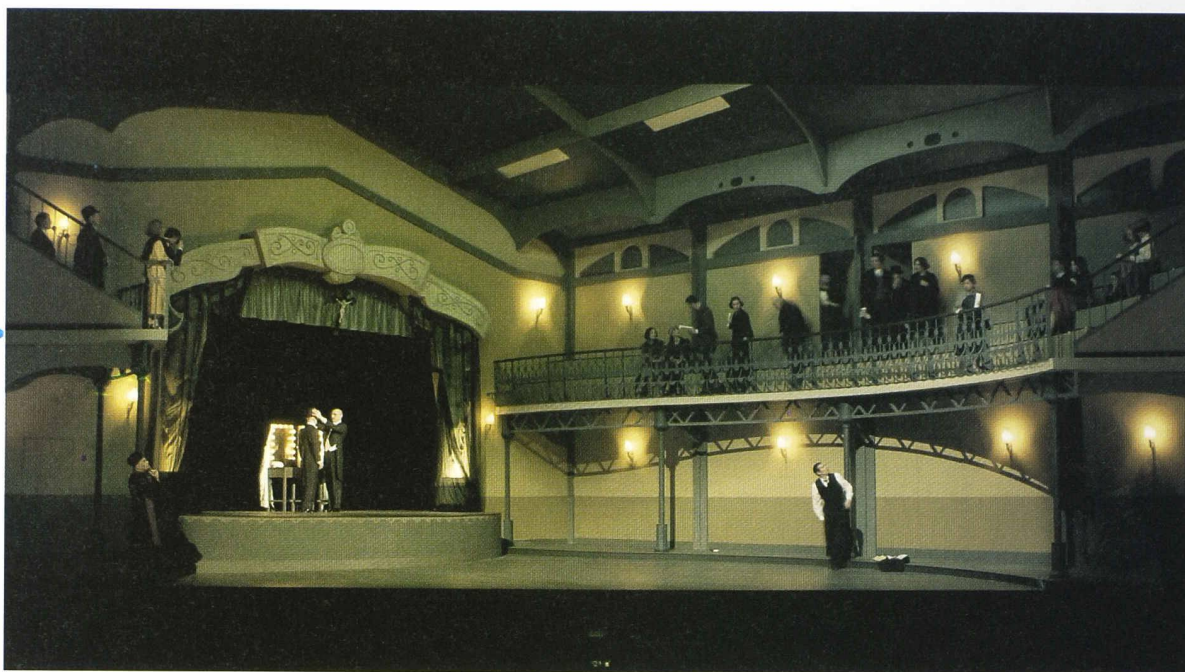


1b

Fig. 1a et 1b : « La Dispute » de Marivaux dans une mise en scène de Patrice Chéreau.
Eclairé par André Diot avec très peu de lumière, au tout début de leur collaboration
(1973), ce spectacle est devenu une référence quelques années plus tard.

Fig. 2 : « K... », opéra de Philippe Manoury d'après « Le procès » de Franz Kafka.
Mise en scène André Engel, lumières André Diot (2001)

Fig. 3 : « Lady Macbeth de Mzensk » de Dmitri Chostakovitch, mise en scène André
Engel, lumières André Diot (1992). Un espace immense éclairé avec parcimonie



2



3

Cependant, les options dépendent des gens avec qui je travaille. Peter Zadek par exemple, en Allemagne, m'a toujours demandé des pleins feux. Et puis, j'ai également fait les lumières pour des films, et éclairé le premier *show* de Johnny Hallyday. Chaque domaine a son vocabulaire. Au cinéma, par exemple, on est tenu aux raccords d'une scène à l'autre...

T. : Comment travaillez-vous ? D'après un plan que vous élaborez à l'avance ?

A. D. : Non, je déteste les plans. Toujours est-il qu'aujourd'hui, la plupart des créateurs de lumière travaillent comme ça, à l'ordinateur, avec un plan du décor à la main. Personnellement, je préfère régler mes lumières par rapport à la mise en scène, j'aime bien que cela reste un travail artisanal. Bien sûr, le résultat, à la fin, est un plan. Mais il s'élabore au fil des répétitions, au fil du temps. La seule fois où j'ai eu recours à un plan détaillé établi à l'avance, c'était pour les cérémonies d'ouverture et de clôture des JO d'Albertville, en collaboration avec le chorégraphe Philippe Découfflé. La taille de l'événement l'imposait, et il fallait faire d'importantes commandes de matériel.

D'ailleurs, au niveau du déroulement d'une création, il y a une différence fondamentale entre les théâtres français et germanophone. En Allemagne, chaque production passe par ce qu'on appelle une « Bauprobe », une « répétition de la construction », notamment pour le décorateur, le créateur de lumière et les techniciens. Cela se déroule sur scène, devant des éléments qui figurent le décor en taille réelle. C'est formidable pour discuter de proportions, de luminosité, de couleurs... C'est une étape de travail précieuse qui permet d'éviter pas mal de problèmes ultérieurs. En France, on regarde la maquette et construit le décor, définitif. Souvent, c'est ainsi que se produisent des erreurs impossibles à rattraper.

T. : Que pensez-vous des plans lumière pour des villes, comme Lyon ou Zurich, par exemple ?

A. D. : Ah, c'est étonnant ! Il y aurait beaucoup de choses à dénoncer. A mon avis, c'est comme si on essayait de faire joli pour la personne qui passe en voiture. On a juste le temps d'apercevoir un éclairage clinquant et de se dire : « C'est quoi ça, déjà ? Allons voir dans le guide... » Par contre, je trouve assez réussi l'éclairage de la Tour Eiffel, par exemple. Des filets tendus à l'intérieur accrochent la lumière, et elle ne déborde pas.

A ce propos, il existe un enregistrement qui contient ce bout de conversation entre Jean Renoir et Michel Simon. Ils parlent, il y a des silences. « Tu t'es déjà promené dans Paris, la nuit ? », dit Renoir. « Oui », répond Simon. - « Et... tu

as vu les monuments ? » « Oui. » - « Eh bien, maintenant qu'on les éclaire, ils sont tous pareils. » Silence. « ... Et puis, tu es allé au théâtre, récemment ? » « Oui. » - « Ben voilà, maintenant qu'on met les pleins feux à chaque moment, les comédiens sont tous pareils. On ne sait même plus qui c'est qui parle... »

T. : N'avez-vous jamais éclairé l'espace public ?

A. D. : Attendez... si ! J'ai participé en 1992 à une création « son et lumière » pour le château de Blois. Comment je m'y suis pris ? L'architecture est là, elle existe, la tâche de l'éclairagiste est donc de la rendre vivante. Nous avons travaillé avec des diapositives colorisées, projetées sur les façades. Le château, à l'époque, avait été peint en couleurs. Quelques pièces ont été éclairées à l'intérieur de manière à ce qu'on croie, du dehors, qu'elles étaient illuminées par des bougies. Il s'agissait donc, si l'on veut, d'une reconstruction historique.

T. : D'après quelles règles illumineriez-vous des bâtiments ?

A. D. : Je ne sais pas. Il faut voir que nous sommes encore à l'abc en la matière. Et que personne, jusqu'ici, ne s'est vraiment penché sur le problème. Pourtant, il y aurait des choses à trouver, avec les moyens techniques extraordinaires dont on dispose aujourd'hui. Je crois qu'il faudrait à la fois révéler les éléments importants d'un édifice, en supposant qu'il s'agit d'une œuvre réussie, bien sûr... Et ensuite, ne pas oublier d'apporter également des touches plus particulières, en s'imaginant qu'on éclaire pour une grande fête, par exemple. En somme, il faudrait faire vivre la pierre. Je suis sûr que les architectes pourraient s'inspirer de tout le travail déjà accompli dans le domaine du théâtre et du cinéma. Simplement, ils pourraient demander conseil.

T. : Avez-vous une lumière préférée ?

A. D. : La seule vraie lumière est la lumière du jour. D'ailleurs, comme source d'inspiration, j'aurais pu vous indiquer la nature. J'adore la campagne. J'ai un faible pour les éclairages qui imitent la lueur du jour qui évolue, qui tourne. La lumière artificielle a toujours un ton nettement plus jaune. On l'oublie trop souvent ! C'est pourtant capital, par exemple pour l'éclairage d'un monument. D'ailleurs, maintenant que j'y pense, on pourrait là aussi envisager d'installer un éclairage changeant selon l'heure de la journée, ou de la nuit. Ce n'est certainement pas un privilège de la scène.

T. : A quelle source d'inspiration avez-vous recours, dans le théâtre et le cinéma ?

A. D. : Prenons un exemple : je travaille en ce moment sur

Fig. 4 : « Peer Gynt » de Henrik Ibsen, mise en scène Patrice Chéreau, lumières André Diot (1981)

(Tous les documents illustrant cet article ont été fournis par André Diot)

« La pitié dangereuse » de Stefan Zweig¹. Le décor d'Alain Batifoulier renvoie à l'univers esthétique viennois de la première moitié du XX^e siècle. Il se réfère à des peintres autrichiens, à Klimt, entre autres. Pour les lumières, c'est moins évident. En l'occurrence, la lumière sert la mise en scène. L'espace est très fermé, il s'agit d'une pièce avec des portes, des fenêtres. Donc, l'éclairage prend quasi exclusivement la forme de rayons, rayons qui, depuis les coulisses, viennent illuminer les entrées au moment où s'ouvre une partie du décor.

De manière générale, beaucoup de collègues disent qu'ils s'inspirent de la peinture. Je suis moi-même un admirateur de l'œuvre de différents peintres, j'ai éclairé un film sur les

petits maîtres hollandais et un autre sur Kandinsky. Cependant, je n'en copie aucun, évidemment, ce serait quelque peu prétentieux... Simplement, j'essaie de placer chaque projecteur à la meilleure place. Et il y a autre chose : l'éclairage, bien sûr, suit le décor. Peut-être qu'au cinéma, on peut s'inspirer d'avantage de tableaux. Au niveau de l'éta-lonnage, par exemple. Ceci dit, au cours d'une création, il nous arrive bien sûr de parler de telle ou telle œuvre, mais cela relève plus de la culture générale que de l'inspiration proprement dite.

André Diot, éclairagiste
Rue Caulaincourt 35, F - 75018 Paris

Propos recueillis par Anna Hohler

¹ Première le 29 septembre au Théâtre de la Croix-Rousse, Lyon. A voir au Théâtre de Vidy-Lausanne à partir du 25 octobre

